Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 60 (1922)

Heft: 3

Artikel: La mort du cochon : lue à un souper de pieds de porcs des anciens Zofingiens, le 3 août 1885

Autor: Berguer, Albert

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-216974

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Perclliouset passâve son écoula et lè dzein l'avant de âo capitaino :

— Vo séde ! Perclliouset, sè vâo pas génâ de vo z'ein contâ, mâ sarâ pas dâi z'étiu.

Manque pas. Vaitcé, la premîre demeindze, Perclliouset que va vè lo capitaino et lâi fâ dinse :

— Dite-vâi, capitaino, lâi arâi pas moyan d'avâi condzî po demeindze que vint ? Mè faut allâ trovâ ma fenna. N'a pas accotoumâ d'ître soletta à l'ottô et i'é adî pouâre que lâi arreve oquie.

— Na, Perclliouset, pu pas tè baillî condzî. Ta fenna m'a justameint écrit que quand t'a condzî, te ne dèbreinne pas dâo cabaret... Eh bin ! que di-to de cein ?

— Mè peinso, so repond Perclliouset, que lâi a doû meinteu dein clli l'affére.

— Quaise-tè ?

— Oï, capitaino. Lo premî l'è mè, po cein que su pas maryâ.

* * *

Ora, allâ repondre dinse âi z'officié et vo m'ein dera dâi novalle.

Marc à Louis, du Conteur.

ANNONCE. — Parue dans un journal de la Suisse allemande :

« A vendre un singe, deux chiens et un perroquet. S'adresser à madame C. qui, étant fiancée, ne peut s'encombrer de tant de bêtes.

DANS LA SALLE DES MARIAGES. — On vient d'unir, pour la vie, un couple. L'épousée est douée d'un physique qui annonce un caractère manifestement acariâtre. Au sortir de la salle, le préposé serre cordialement les mains à un des témoins, en le félicitant.

Le témoin, surpris et reconnaissant : — Je vous remercie, mais je ne suis, toutefois, ici qu'en qualité de témoin.

Le préposé : — C'est précisément pour cela.

LA MORT DU COCHON

Lue à un souper de pieds de porcs des anciens Zofingiens, le 3 août 1885.

CETTE pièce de vers a déjà été publiée dans le *Conteur*, du vivant de l'auteur, il y a de ça bien des années; c'est même notre journal qui en eut la primeur. On la retrouve aujourd'hui, en compagnie de plusieurs autres morceaux, non moins spirituels, dans une brochure éditée par la librairie Baatard, à Yverdon, et intitulée : *Vivent les Vieux*. En ce temps de soirées-choucroute, *La Mort du Cochon* aura certainement son succès.

* * *

Entonnons un chant d'allégresse !
Depuis le temps que je l'engraisse
Ce porceau pête dans sa graisse
Et geint déjà comme un damné !
Qu'on range près de la courtine
Tous mes couteaux, la grande tine
Et le trebuchet, guillotine
De ce vulgaire condamné !

Oh ! l'on frémit, alors qu'on jauge
Ce que ce goinfre, dans sa bauge,
A vu dégringoler dans l'auge.
Oui, vraiment l'esprit se confond
Et je tremble alors que je pense
A la formidable dépense
Que nous cause sa grasse panse,
Véritable tonneau sans fond !

Digne neveu de Méléagre,
Il est têtu comme un onagre,
Pansu, poussif et puis podagre,
Car tout à l'heure il trébuchait
En s'avançant d'un air austère
Vers le lieu sacré du mystère,
Où bientôt, en quittant la terre,
Il rougira le trébuchet.

Et le martyr qui se démène,
A son bourreau qui le malmène,
Rappelant sa nature humaine,
Gémit, étendu sur le flanc,
Quand, soudain, le boucher rapide

D'un coup tranche la carotide
Et la vie, en pourpre liquide,
Jaillit dans le seau de fer-blanc.

Sous le froid tranchant qui le larde,
Sentant déjà que la camarde
Envahit jusqu'au péricarde,
Il crie et mène un train d'enfer
Jusqu'à ce que la parque avide,
Secouant ce corps qui se vide,
Blanchit de sa houppe livide
Le goin troué de fil de fer.

Allons ! Dans la tine d'eau chaude,
Dit le charcutier, qu'on l'échaude,
Son œil luit comme une émeraude,
Il a l'accent d'un convaincu.
Quand, soudain, relevant sa manche,
Il lance comme une avalanche
Les soldats armés de poix blanche
Sur le cadavre du vaincu.

Sans aucun respect pour ses affres,
Prévoyant de prochaines baffres,
L'artiste, en deux ou trois balaffres,
Fait quatre pieds prêts pour le gril.
Et puis, sublime facétie,
En commençant son autopsie,
Le monstre, pour graisser sa scie,
Détache un disque de nombril !

Hôlà ! Calez bien la machine
Et retournons sur son échine
Cet énorme magot de Chine,
Ce gras émule d'Abélard !
Et maintenant, que l'on contemple,
Dans le recueillement du temple,
Ce grand et magnifique exemple
De dix centimètres de lard.

Mes bons amis ! Tout à la joie,
Notre patriarche a le foie
Ferme et grassouillet comme une oie.
Il n'est ni trop mou, ni trop dur,
Nous allons le mettre en saucisse
Et pour peu qu'elle réussisse,
Au baptême du gros Narcisse,
Nous mettrons des porreaux avec.

Détachant du colon transverse,
La coiffe que le jour traverse,
Allons, mes enfants, qu'on y verse
Ces succulents matériaux.
Là, maintenant la chair menue
Nous montre, comme la peau nue,
Sous la gaze d'une ingénue,
Le triomphe des atriaux.

Puis, quand la peau parcheminée,
Par trois mois à la cheminée,
Où nous l'aurons acheminée,
Frisottera sur le jambon,
Au repas du prochain baptême,
Toujours d'après l'ancien système,
Nous chanterons sur ce vieux thème :
« Mangeons-en tous, car il est bon ».

Voici venir l'instant suprême.
Mêlant au sang un pot de crème,
Qu'il fouette et bat avec système,
L'homme devient Robert Houdin,
Car, soudain, cette masse informe,
Sous ses doigts graisseux se transforme,
Et devient un serpent énorme,
Noir et visqueux : c'est le boudin !

Au fond du bassin qui l'enserre,
Il ne reste plus qu'un viscère,
Pâle et gluant comme un ulcère.
A qui la poche ? La veux-tu ?
Et riant de la facétie,
On voit l'enfant de l'Helvétie,
Dans un coin, gonfler la vessie
En soufflant dans un gros fêtu.

Tout est fini, dépouille informe
Disparaît dans l'antre difforme
De cette cheminée énorme !
Dès longtemps elle attend ta mort,
Et, là-haut, victime enfumée,
Que le genièvre a parfumée,
On aperçoit dans la fumée
L'apothéose d'un grand mort.

Maintenant, messieurs, il me semble
Que pour consacrer tous ensemble
Les principes qui nous rassemblent,
Modestement et sans éclat,
Nous dirons à la cuisinière :
Ne quitetz jamais cette ornière;
Vous avez la bonne manière
De mettre les pieds dans le plat !

Dr Albert BERGUER.

S. B. B.... C. F. F.

ENTENDU la conversation suivante dans le train, entre Renens et Lausanne :

Jean-Louis, en accent vaudois : — Sais-tu ce que veulent dire les lettres : *S. B. B.* et *C. F. F.* qui sont sur tous les vagons des Chemins de fer suisses ?

Jaques : — Non... Non...

Jean-Louis : — Eh ! bien, c'est un Vaudois qui a inventé cette formule qui est toute une phrase.

Jaques : — Ah !... mais tu ne me dis pas ce que cela signifie.

Jean-Louis : — Tu n'as pas deviné ?

Jaques : — Non...

Jean-Louis : — Cela veut dire aux Suisses allemands : *S*oyez *B*ons *B*uveurs, *C*hers *F*rères *F*édéraux.

Jaques : — Ah ! c'est bien trouvé; mais pour nous remettre de la peur que tu m'as faite, nous irons boire 3 décis en arrivant à Lausanne.

Les deux ensemble : — D'accord.

UNE GIFLE

UN jeune homme est devant le juge, accusé d'avoir, sans motif, giflé une dame, paisiblement assise dans le tramway.

Le juge. — Accusé, vous avez giflé une dame sans raison; veuillez nous indiquer qui a pu vous déterminer à une pareille façon d'agir.

L'accusé. — Puisque vous me le permettez, Monsieur le Juge, je vais vous conter l'affaire telle qu'elle s'est passée et je doute que vous puissiez garder jusqu'au bout votre sang-froid.

» Donc, je monte dans le tramway et vais m'asseoir auprès d'une dame. Le conducteur vient délivrer les billets. Je prends deux sous dans ma poche de gilet, y mets mon billet à la place et tout est dit. Ma voisine, elle, ouvre son réticule, sort sa sacoche, ferme son réticule, ouvre sa sacoche, sort son portemonnaie, sort l'argent, ferme le portemonnaie. Elle reçoit le billet, ouvre le portemonnaie, y plie le billet, referme le portemonnaie, ouvre sa sacoche, y met le portemonnaie, ferme sa sacoche, ouvre le réticule, y met la sacoche, puis ferme le réticule.

» Je change de tramway. Ma voisine, qui a fait de même, vient prendre de nouveau place près de moi. Le conducteur arrive. Je sors mon billet de ma poche de gilet, le montre et le remets à sa place. Ma voisine ouvre son réticule, sort sa sacoche, ferme son réticule, ouvre sa sacoche, sort son portemonnaie, ferme sa sacoche. ouvre son portemonnaie. Le conducteur estampille le billet. La dame rouvre son portemonnaie, y met le billet, ferme le portemonnaie, ouvre la sacoche, y met le portemonnaie, ferme la sacoche, ouvre le réticule, y met la sacoche et referme le réticule.

» Arrive — horreur — le conducteur en chef des tramways. Je sors à nouveau mon billet et le lui présente; ma voisine, elle, ouvre son réticule, sort sa sacoche, referme le réticule, ouvre...

Le juge. — Au nom du ciel, taisez-vous. Vous